

Remigiusz Forycki

Récits de voyage des explorateurs français en Russie (1761-1859)



Né en 1950 à Olsztyn (Pologne); ancien élève de l'Université de Poznan (1968 —1973), doctorat de troisième cycle (1977) et doctorat d'Etat (1987). Assistant, puis Maître de conférences à l'Institut de Philologie Romane à Varsovie (1977-1979), Professeur de Faculté (1989-1990), puis, à partir de 1990, Professeur titulaire à l'Université de Varsovie. Professeur associé à l'Université Blaise Pascal — Clermont II (1990-1991), Directeur adjoint du Centre Scientifique de l'Académie Polonaise à Paris (1991-1993). Publications: *Recepcja dramaturgii Wiktora Hugo w latach 1828-1863 w krytyce i na scenach polskich*, Warszawa 1977; *Stendhal. Génie du soupçon*, Varsovie 1987; une cinquantaine d'articles sur les relations franco-polono-russes. Marié, cinq enfants. — Adresse: Instytut Romanistyki UW, ul. Obona 8, PL-00 332 Warszawa.

Parmi les mythes des Lumières, un des plus forts et des plus controversés a été celui qui faisait de l'Europe *le centre* philosophique et pensant du monde. Ce nouveau sentiment de supériorité face à l'autre partie du globe, barbare et non-civilisée, inspirait le besoin missionnaire de porter la lumière aux «aveugles de naissance» (pour Foucault l'une des plus grandes expériences mythiques du XVIII^e siècle était de «rendre la vue aux aveugles de naissance»). Ainsi, d'une part l'Europe passait pour une métropole intellectuelle du monde et en même temps elle devait sa mission historique à la conquête, à la victoire et à la soumission du monde «barbare», immature. *Eclairer* pouvait signifier une légitimation de l'assujettissement culturel et un droit à la présence sur les territoires non inclus par la pensée, selon les valeurs européennes. Le missionnaire philosophe prend la place du missionnaire jésuite; dès lors l'europanisation sera dirigée comme une croisade intellectuelle au «coeur des ténèbres» pour remplir «la page blanche» (*tabula rasa*) des temps primitifs. «La page blanche» remplie par l'homme blanc de l'Occident deviendra — à côté du mythe de l'Europe, centre pensant du monde — un autre mythe du XVIII^e siècle, figure du prosélytisme et de l'odyssée civilisatrice aux portes des ténèbres.

Dans cette Europe ayant pour mission de civiliser le monde y avait-il une place pour la Russie? L'apport de l'Empire des tsars au développement de la pensée, de la culture et de la civilisation de l'Occident était-il suffisant pour que la Russie soit reconnue, de plein droit, comme partie autonome de l'Europe? Sur cette question les avis étaient très partagés.

Jusqu'au XVIII^e siècle une ambiguïté fondamentale demeurait dans l'opinion française au sujet de la Russie: pour les uns, les Russes n'étaient que des Tatars à demi civilisés, pour les autres la Russie était un pays qui semblait annoncer l'avènement de la gloire et de la sagesse sur terre. Lorsque la Russie s'est approchée géographiquement de l'Europe à la suite de la modification de ses frontières occidentales, il fallait modifier aussi l'orientation idéologique et la stratégie culturelle. La réelle présence intellectuelle des Occidentaux en Russie commence à l'époque où les encyclopédistes saluent avec enthousiasme l'avènement de Catherine II, avec laquelle il nouent immédiatement des relations en divers domaines. Les maîtres penseurs français sont comme hypnotisés par le pouvoir illimité dont disposent les tsars — pouvoir capable de changer «l'irraisonnable» cours de l'histoire. Du coup, la Russie se révèle comme un espace vierge, comparable au Paraguay des jésuites. Pour les «intellectuels» français, les Russes n'ont d'histoire que par rapport à la corruption de la civilisation occidentale; ils constatent la barbarie du Nord, puis son aggravation par le christianisme européen. Par rapport à la barbarie des «Scythes» (Russes), la barbarie chrétienne des «Welches» (Français) est totale. Dans leur conception du progrès, les penseurs français attribuent même à la Russie une importante mission civilisatrice. Ils semblent nier l'héritage barbare et asiatique de l'ancienne Russie (l'esclavage) pour assigner à l'occidentalisation voulue par Pierre I et Catherine II la valeur fondatrice d'une grande puissance européenne. Cependant, penser n'est pas faire, et le discours historique des philosophes français est marqué par une rupture profonde par rapport à la réalité sociale. Quoi qu'il en soit, il semble que les services qu'ils ont rendu à la Russie dans son expansion idéologique et politique en Europe ne cèdent en rien aux mérites militaires du feld-maréchal Souvov.

Catherine II a su réunir autour d'elle un groupe important de savants, de philosophes et d'artistes qui constituaient une sorte de «république intellectuelle». Des initiatives intelligentes et de grande portée rendaient crédible à l'étranger la mission culturelle russe: le nouveau code de lois – *Nakaz*, le fait de se déclarer prêt à publier l'*Encyclopédie* à Riga, l'érection de la statue de Pierre I «farci» des symboles de la réforme, l'invitation de Diderot, l'abolition de la peine de mort, la tolérance pour les loges franc-maçonniques, les sociétés protestantes et catholiques, le droit d'asile accordé aux Jésuites — tout cela était accueilli en Occident avec enthousiasme.

siasme et admiration. Les membres de l'establishment sur le Vieux Continent observaient avec angoisse les agissements des «nouveaux barbares», alors que l'opinion publique libérale regardait à l'Est avec espoir.

Contrairement à cette attente, au lieu de «*Ex oriente lux*», c'était l'an 1789 qui avait illuminé le ciel de l'Europe ! Si F. Furet a raison en disant que quiconque parle de la Révolution française «doit montrer ses couleurs politiques», alors dans le cas de Catherine II sur ses «couleurs» se portait une ombre noire, réactionnaire, antirévolutionnaire. L'abolition de la monarchie en France a permis de poser les fondements pour une Europe moderne, tandis que dans l'Etat des tsars et de l'autocratie ce même événement a renforcé l'attachement à l'Ancien régime et a fait de la Russie un porte-parole de la réaction et un bourreau pour toute tentative de libéralisme. Avec la *Déclaration des droits de l'homme* la Révolution faisait entrer en vigueur les principes auxquels Voltaire et Rousseau, Diderot et Mably auraient souscrit et dont, avec une extrême habileté, la Minerve du Nord s'était servi. Son «libéralisme» ressemblait, hélas, aux villages de Potemkine, villages en carton ayant peu de chose en commun avec la réalité.

Pourquoi la Russie résiste-t-elle tant aux idées progressistes lancées par la Révolution française? Pourquoi, face à «liberté, égalité, fraternité» passe-t-elle aussitôt de l'autre côté de la barricade, révélant ainsi son caractère étranger, «asiatique»? On s'étonne beaucoup en Europe devant cet étrange refus total des principes de la démocratie. Au seuil du XIX siècle, les différences énormes se sont manifestées dans la manière *de faire de l'histoire russe*. Nous avons affaire ici à deux mentalités totalement opposées: la mentalité politique et la mentalité paternaliste voir familiale. La théâtralisation et l'anecdotalisation des événements sont devenues, à la fin du XVIII siècle, un anachronisme insupportable. La Révolution a, à cet égard, profondément changé la mentalité des Européens. Elle a fait prendre conscience aux gens de leur vocation de *sujets*; elle a fait sortir du palais royal le théâtre historique pour le faire entrer sur l'arène politique du monde. La tristesse majestueuse racinienne a cédé la place à l'enthousiasme républicain davidien, la tragédie d'élite a été remplacée par la fête révolutionnaire. Néanmoins, la politisation de l'art, si manifeste sous la Révolution, n'a pas réussi aux muses. Un maigre programme esthétique ne faisait pas le poids à côté du programme politique, très puissant, très dynamique et de grande portée sociale. Il semble que ce «paradoxe littéraire» de la Révolution a ouvert à l'Occident une nouvelle perspective pour la réorientation et un renouvellement efficace de la *forme du discours* sur la Russie. Au lieu d'imiter les Grecs et les Romains, en chantant des hymnes et des odes à la Minerve du Nord, on pouvait à l'époque de Paul I se servir du drame bourgeois et de la comédie sentimentale pour décrire la

réalité russe. Le sentimentalisme éclectique de la fin du XVIII a révélé des possibilités d'inclure les sentiments et la littérature dans l'histoire. La transposition des réalités du système autocratique dans le langage du mélodrame donnait un curieux semblant de familiarité et suggérait l'existence en Russie de relations sociales fondées sur des rapports idylliques au sein de la famille. La forme littéraire libre créait l'illusion de détente politique; elle neutralisait ce qui tourmentait l'esprit — on pensait moins au système inhumain de l'esclavage. L'idéologie de «l'ordre familiale», si excessive, si intenable après 1815, est le produit et la conséquence d'une telle attitude apparemment apolitique. L'idée de la «Sainte Alliance des Pères de l'Europe» a pu naître de l'extrême familiarisation de la vie sociale dans la Russie de la fin du XVIII siècle.

La rencontre à Saint-Pétersbourg des penseurs qui menaient une action anti-napoléonienne (Joseph de Maistre, Mme de Staël, Jean Potocki, Ernst Moritz Arndt, Alexandre N. Galitzine, Adam Czartoryski) constitue une occasion de saisir les divergences qui existaient au sujet de la Russie. Pour les conservateurs, la pacification de l'Europe que Napoléon avait réussie, allait entraîner la liquidation des acquis de la Révolution et la remplacer par la «révolution bottée». Cette situation sera propice à la longue au retour des Bourbons. En même temps le déséquilibre européen permettra à la Russie de jouer un rôle d'arbitre et à Alexandre I de devenir le libérateur de l'Europe et son véritable bienfaiteur. En revanche, l'image libérale de la Russie est plus équivoque. Elle n'est plus le pays des grands espoirs, la «tabula rasa» glorifiée par Voltaire, Diderot, d'Alembert, Grimm, Falconet. Ce n'est point la Russie incarnée par la Mal, démasquée par Chappe d'Auteroche, Masson, Rulhière. Des penseurs comme Mme de Staël ou Jean Potocki sont fascinés par la Russie où se mêlaient nationalités, langues, coutumes, rites, religions, cultures, inégalités socio-politiques, passions criminelles et hospitalité sans aucune borne. Ils sont intrigués par la mystérieuse «âme russe». B. Baczko observe qu'une civilisation se définit par ses barbares (par ses fous — selon Foucault — ou par ses marginaux — d'après B. Gerek) qui «n'existent que parce que d'autres hommes les définissent comme tels». Cette remarque n'est juste qu'à la condition que le mot «barbare» possède un sens péjoratif. Or, «le barbare Russe» n'est plus synonyme de non-civilisé, cruel, inhumain. Les nouveaux barbares jouent désormais un rôle capital dans la propagation et dans la circulation du progrès. Ils accélèrent la diffusion de la civilisation. Leur apparition est accompagnée d'une grande explosion de l'énergie primitive et d'un déchaînement des passions. Il est vrai que les Russes sont *sauvages* par leur manque de Lumières, mais «heureusement» ils sont barbares par leur vigueur militaire, et l'avenir de l'Europe appartient à eux. Les

Français seront écrasés par les barbares du Nord, car leur civilisation est déjà rongée par la servilité.

La vision romantique de la Russie est, elle aussi, pleine d'ambiguïtés. Le premier penseur occidental ayant connu, compris et décrit le système russe dans sa totalité, était Astolphe de Custine. Sa *Russie en 1839* constitue un aperçu *synthétique* de l'autocratie. Il a démonté et décrit «la machine publique» russe, en dévoilant les moindres rouages qui faisaient marcher ce mécanisme sans âme. Dans son livre il dénonce: esclavage, claustrophobie, militarisation, soldatomanie, vol, alcoolisme, tyrannie, hypocrisie, bas niveau intellectuel, réformes perpétuelles «décrétées d'en haut», manque de société civile, etc. Il est plus qu'étonnant, que cette interprétation a été vigoureusement réfutée par Balzac dans sa *Lettre sur Kiew*. Pour décrire la Russie il faut, selon Balzac, se débarrasser de l'esprit critique et scientifique, renoncer à la longue tradition culturelle et au développement organique de la civilisation européenne. Il faut donc se faire Russe pour pouvoir parler de la Russie. Ainsi, face à l'Occident «bavard» et «pourri» se dresse la Russie «sainte» et impénétrable où l'unité de l'espace est fondée sur l'unité idéologique.

Ici apparaît la notion chère à Albert Lortholary de «mirage russe». La valeur sémantique de cette expression implique au moins deux concrétisations: *premièrement* le mirage russe en Occident et pour les Européens, donc le fantasme de la «page blanche» et de la conviction qu'on peut réaliser en Russie le Pays de Cocagne, l'Eden terrestre; *deuxièmement* le mirage russe en Russie et pour les Russes eux-mêmes, donc la conviction de la supériorité de la Russie sur les autres pays d'Europe. Maintes fois dans les moments historiques décisifs ces deux aspects du mirage russe se sont combinés pour donner un mélange détonnant qui fraie la voie aux despotismes ou aux totalitarismes les plus cruels. Hélas, ce processus s'effectuait avec l'acceptation et même le concours de ce que nous appelons aujourd'hui *intellectuels* qui trop souvent devenaient les hommes à tout faire de la Russie.

Je tiens à remercier ici le «Kolleg» pour le service en cristal qu'il m'a offert. Sans son aide généreuse, il m'aurait été difficile de mener à bien mes travaux. Soyez assurés, chers Amis, de ma sincère reconnaissance et gratitude.